



Martin Aronoff

Le temps des images

À l'occasion de la Fiac, *Les Inrocks* invitent des acteurs du marché de l'art à jouer les guides critiques. Le collectionneur **Philippe Cohen** en profite pour disséquer son rapport évolutif aux images.

vernissages

Le meilleur du marché

Entièrement circonscrite cette année à la Nef du Grand Palais, la Fiac a resserré les rangs avec seulement 168 galeries sélectionnées. Un beau cru néanmoins qui devrait confirmer l'envol pris par cette foire parisienne depuis quelques années.

Du 20 au 23 octobre au Grand Palais, Paris VIII^e, www.fiac.com

Le meilleur de l'art

Ça s'appelle Le Quotidien de l'art, tout simplement. Lancé par Philippe Régnier et Roxana Azimi, deux anciens du *Journal des arts*, ce quotidien en ligne téléchargeable traite du marché et de l'actualité de l'art.

www.lequotidiendelart.com

Le Meilleur des mondes

Carte blanche à l'architecte et artiste Didier Faustino qui a imaginé une installation en forme d'allégorie intitulée "Le Meilleur des mondes". Un lieu de débat et d'échange conçu comme le miroir déformant d'une assemblée parlementaire.

A partir du 21 octobre à la Cité de l'architecture et du patrimoine, Palais de Chaillot, Paris XVI^e, www.citechaillot.fr

Il n'est pas fréquent pour un collectionneur d'écrire sur l'art contemporain. Après plusieurs heures passées devant ma page vide, je reconnais la difficulté de l'exercice. Plutôt que de me risquer à de médiocres analyses d'œuvres, j'ai préféré partager quelques réflexions sur le sujet inépuisable de notre monde saturé d'images – et pourquoi tant d'artistes créent-ils encore autant d'images inutiles ?

A ce propos, une photographie de 1981 de Louise Lawler m'interpelle régulièrement : *Why Pictures Now*, formidable interrogation sur le statut des images pour une artiste qui en est par ailleurs une grande manipulatrice. Tout récemment, c'est Melik Ohanian qui, avec son film (*Days, I See What I Saw and What I Will See*), projeté à la galerie Chantal Crousel, poursuit sa réflexion sur les notions de temps, de territoire et d'image. Une sculpture-écran double face avec deux projections simultanées : tourné à Sharjah (Emirats arabes unis) dans un camp de

travailleurs vide le jour et grouillant de monde la nuit, c'est un travelling de onze jours sur des rails où la caméra filme cent mètres par jour – et où le spectateur devient le caméraman dans une superbe économie de moyens.

Entre-temps, au cours de la décennie, j'ai souvent exprimé ma déception sur la pertinence d'une grande partie de la création actuelle. Si la mort de la peinture a été régulièrement annoncée, qu'en est-il de l'écriture surcharge et de la banalisation des images, de leur soumission aux codes de la mondialisation, de "ce meurtre de l'image qui aboutira inéluctablement à sa disparition" (Baudrillard)

Il m'est arrivé aussi de penser qu'il fallait tout simplement arrêter de collectionner. Par chance, ma participation à différentes commissions d'achat pour des institutions en France et à l'étranger m'a redonné le goût de collectionner autrement. Mais ce sont toujours les artistes et leurs œuvres qui vous encouragent à appréhender l'art de notre temps, et ma rencontre

fortuite au cours d'une exposition en 2004 avec le travail de Tino Sehgal a été un déclencheur incroyable dans ma réconciliation avec l'art contemporain. Pas d'image, pas de certificat, pas de cadre, pas de documentation, pas de facture, juste une phrase à partager avec d'autres.

Alors comment comprendre que *The Clock* de Christian Marclay, cet assemblage de près de trois mille séquences de films puisées dans toute l'histoire du cinéma, m'ait tant interpellé ? L'image et le son ont perdu leur aura pour devenir de simples produits manufacturés, des ready-made recyclables. Chaque tic-tac d'horloge nous fait prendre conscience au fur et à mesure que l'heure tourne, comme un gigantesque *memento mori*. Plus l'heure avançait, plus j'étais captif de nouveaux signes, de nouveaux sons, à l'affût des images suivantes. A ma grande surprise, j'aurais volontiers passé vingt-quatre heures à regarder ce chef-d'œuvre qui m'a réconcilié avec les images. **Philippe Cohen**



desterradocarlafilipe.blogspot.com

encadré

le péril jeune ?

Réaction aux clichés négatifs sur les jeunes artistes.

Chez les professionnels, il est de bon ton aujourd'hui de critiquer les artistes de la jeune génération pour leur carriérisme. Emporté par la mesquinerie de l'époque, j'avoue avoir cédé quelquefois à ce discours, qui relève toutefois plutôt d'une appli bâclée du Dictionnaire des idées reçues. En vrac : les jeunes artistes sont-ils vraiment si obsédés par leur carrière ? Serait-ce au détriment de la construction de leur œuvre ? Mais est-ce nouveau ? Avant l'émergence d'un marché mondialisé de l'art contemporain, ceux des générations précédentes étaient donc purs et désintéressés ? Et si les artistes d'il y a quarante ans sont réputés plus généreux (de leur temps, de leurs œuvres), l'auraient-ils été si leurs travaux avaient immédiatement intégré le marché ? Bref, faut-il souhaiter une démondialisation du système de l'art, nouveau Grand Soir version montebourgeoise ? Il est bien entendu plus facile de mythifier les artistes avant-gardistes (Gordon Matta-Clark, Felix González-Torres...) que de se risquer à travailler avec leurs alter ego contemporains ou, pire, de ne pas savoir les identifier aujourd'hui. La nostalgie est bien toujours ce qu'elle était. Sans doute la pression d'émerger avant 35 ans était-elle moins forte pour les générations précédentes ; mais aussi, les cycles d'émergence et de disparition étaient moins rapides qu'aujourd'hui... On peut spéculer indéfiniment : les comportements sont liés au contexte et celui-ci évolue à chaque génération. Or le contexte, depuis quinze ans, c'est la validation du changement d'échelle des œuvres et des possibles précisément souhaité par la génération 60's, qui avait appelé de tous ses vœux une autre économie de production, une respiration nouvelle. Un paysage désiré dans lequel certains ne se reconnaissent plus vraiment. La faute aux jeunes ?

Jocelyn Wolff, galeriste

nouvelles frontières

La galeriste Isabelle Alfonsi se souvient d'une œuvre politique croisée dans des latrines à Murcie en Espagne.

Lorsque *Les Inrocks* m'ont proposé d'écrire cette chronique, une image m'est revenue en tête, un mini tour de force qui m'a récemment touchée. C'était il y a un an, à Murcie, en Espagne. Je m'y étais rendue pour le vernissage de Manifesta 8, une biennale qui a pour spécificité de se dérouler à une frontière européenne différente à chaque édition. L'automne dernier, elle avait donc lieu en Espagne, face à l'Afrique, dans une ville marquée par l'immigration en provenance du Maghreb et par le rationnement constant de l'eau.

La biennale était placée sous le signe du dialogue avec l'Afrique du Nord, un thème qui semblait incontournable étant donné la situation géopolitique de l'exposition. Cela dit, peu d'œuvres faisaient finalement écho à ce sujet, pourtant si essentiel à la compréhension du contexte local et à la situation actuelle de l'Europe face à ses contradictions et ses limites politiques et géographiques.

Je vis alors l'installation de Carla Filipe, comme une évocation ultralégère d'une réalité pesante. Située dans les latrines de l'ancien pavillon d'artillerie de Murcie, l'un des lieux principaux de Manifesta 8, l'œuvre semblait faire fi de ce que l'on appelle un espace d'exposition "difficile". Embrassant les contraintes, l'artiste portugaise de 37 ans agissait par touches modiques, collant une affiche sur le sort des sans-papiers de-ci, emprisonnant une chaussure dans le béton rajouté par ses soins sur le sol de-là. Nous montrant avec intelligence que l'histoire, on le sait mais il est parfois bon de le rappeler, ne fait que se répéter. **Isabelle Alfonsi, galeriste**

<http://desterradocarlafilipe.blogspot.com>